



P. o. gail. 26.14 - E

LES BAYADÈRES DE PITHIVIERS,

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. PAUL DE KOCK ET VALORY;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 8 septembre 1838.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

GUID'AMOUR, vieux danseur.....	M. NEUVILLE.	
FAUVETTE, sa femme, ancienne chanteuse à roulades.	M ^{me} HOUDRY.	
MOUTARD, artificier.....	M. PALAISEAU.	
CUIBUS, dégraisseur.....	M. BELMONT.	
COCO L'AGACÉ, épicier.....	M. MAYER.	
DÉDELLE,)	M ^{lle} SOPHIE.	
MIMIE,) filles de Guid'amour.....		M ^{lle} ADELE P.
REINETTE,)		M ^{lle} LISE.
OCTAVIE, femme Colossal.....	M ^{me} CHALBOS.	
LE RÉGISSEUR-GÉNÉRAL.....	M. ANATOLE.	
UNE BLANCHISSEUSE.....	M ^{lle} AUG. BOULET.	
UN GARÇON DE THÉÂTRE.....	M. DESQUEL.	
UNE GRIBETTE.....	M ^{lle} LAURE.	
UN VIEUX BONHOMME.....	M. FERDINAND.	
DES JEUNES FILLES.		

Le premier acte se passe à Pithiviers, chez Guid'amour ; le deuxième acte, à Paris.

ACTE PREMIER.

Une grande salle qui donne sur la rue et sert de classe. Porte d'entrée au fond ; porte de côté. Une pochette, des boîtes en bois pour mettre ses pieds en dehors, etc.

SCÈNE I.

DÉDELLE, MIMIE, REINETTE.

(Au lever du rideau, Dédelle fait des battements, et de temps à autre elle lève la jambe. Mimie est en train de s'exercer à jouer la pantomime: elle tient à la main une tasse qui lui tient lieu de portrait, et qu'elle presse souvent sur son cœur. Reinette balaie la salle.)

ENSEMBLE.

AIR: Été (BAINS DE MER).

Au travail livrons-nous sans cesse ;
Du courage et point de paresse.
Pour plaire à nos parents,
Employons notre temps
A nous donner mille talents.

DÉDELLE, à Mimie.

Ma sœur, imite-moi,

J' m'enlève,
J' m'élève,
J' lève la jambe, je croi,
Bien plus haut que toi.

REINETTE, la regardant.

Moi, j'ai beau m'essayer,
J' chancelle
D' plus belle ;
J'ai besoin d' m'appuyer,
J'aim' mieux balayer.

REPRISE.

Au travail livrons-nous, etc.

DÉDELLE.

Ah ! en v'là assez pour aujourd'hui ; si je n'ai pas les pieds en dehors, j'aurai du malheur... j'ai un torticolis dans le mollet.

REINETTE.

Dis donc, Mimie, qu'est-ce que tu fais donc avec cette tasse dans tes mains?... tu vas la casser.

MIMIE.

Laisse-moi donc..... tu ne vois pas que je répète le ballet de *Nina* ou *la Folle par amour*... Cette tasse que je presse sur mon cœur, c'est censé le portrait de mon bien-aimé.

REINETTE.

Oui; mais tu finiras par le féler ton bien-aimé, avec tes scènes... en gestes... Ah! mon Dieu, que c'est bête la *pantomime*!... des amants qui se font comme ça... (elle gesticule.) et comme ça... au lieu de se dire: « Bonjour, ça va bien, merci; pas mal, et vous ?

(Elle embrasse le manche de son balai.)

DÉDELLE.

Ah! ma pauvre Reinette! tu ne comprends rien aux beaux-arts, toi; tu ne mords ni au chant ni à la danse.

REINETTE.

C'est possible; mais je mords très bien dans une côtelette.

MIMIE.

Si notre père t'entendait!... lui, professeur de danse, et qui est fou de son état!...

DÉDELLE.

Et notre mère, ci-devant seconde première chanteuse dans un grand théâtre d'une petite ville de province!

REINETTE.

Ah ben!... ils m'étourdissent avec leurs leçons!... D'abord, ils ne sont pas d'accord entre eux. Ma mère me dit toute la journée: « Fais des roulades... » Et puis mon père me crie: « Fais des pirouettes. » Alors moi... je ne fais rien du tout, de peur de me tromper.

DÉDELLE.

Tenez, mes sœurs, je crois qu'on a de grands projets sur nous... Dame! écoutez donc, si nous devenions des Taglioni, des Elssler... hein?... quelle gloire pour M. Guid'amour qui nous aurait élevées, d'abord comme père, et ensuite comme maître de danse!

MIMIE.

Et pour nous que de bouquets, de couronnes!

DÉDELLE.

C'est si joli une danseuse, quand elle n'est pas laide!... Faire tourner les têtes par une pirouette, enlever les cœurs avec un entrechat à sept, passer enfin la moitié de sa vie en l'air!...

AIR final des Diables en vacance.

Danser
Et balancer,
Quelle aimable existence!
Et voir le plaisir

Sur nos pas accourir!
Fair' naître les ris
Par sa seule présence,
Plaire en tous pays,
De notre art c'est le prix.

Puis à l'Opéra
Quand on est déjà,
Si l'on pass', chacun dit: la voilà!...
Le mond' veut nous voir,
Nous apercevoir,
On nous guette le soir;
Et quand on voyage,
C'est encor bien mieux:
Sur notre passage
Que de cris joyeux!
Sur chaque théâtre
On nous fait venir;
La foule idolâtre
Vient nous applaudir...

Danser
Et balancer, etc.

(Elles répètent une seconde fois ensemble.)

REINETTE, sautant.

Tiens, ça me met tout en train, moi!... Aie... v'là encore mon pied qui tourne... je ne peux pas parvenir à être une plume!...

MIMIE.

Quel dommage que nos amoureux aient si peu de dispositions pour la danse!

DÉDELLE.

Ces pauvres jeunes gens, ce n'est pas leur faute; pour plaire à notre père, ils prennent cependant des leçons de danse.

MIMIE.

Et, pour plaire à notre mère, ils s'exercent à chanter.

REINETTE.

Ah! oui; mais quand M. Cuibus veut filer une roulade... c'est comme si on marchait sur les pattes d'Azor.

MIMIE.

M. Coco L'Agacé, mon amoureux, s'exerce dans la pantomime... Ce pauvre garçon! il commence à ne plus parler qu'en gestes... même dans sa boutique d'épicerie...

REINETTE.

C'est ça que l'autre fois je lui demandais du raisiné, il m'a fait... (elle gesticule.) et puis il m'a donné une chandelle.

DÉDELLE.

Moi, je suis assez contente de Moutard... mon petit artificier... il ne manque pas de feu celui-là... mais, par exemple, ce qui lui manque, c'est l'aplomb... il ne peut pas commencer une pirouette sans l'achever... enfin d'une manière peu gracieuse... Vraiment, je crains bien de ne jamais pouvoir le faire tourner.

REINETTE.

Ah! mesdemoiselles, je crois que j'entends nos amoureux... oui... ce les sont!

DÉDELLE.

Toujours tous les trois ensemble... en voilà des amis !... on dirait des quatre fils Aimon.

oo

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MOUTARD, CUIBUS, COCO.

ENSEMBLE.

AIR : C'est gentil, etc.

Se voir à l'écart
Un moment à part,
Quelle ivresse,
Quelle allégresse!
Malgré les parents,
On trouve le temps
De parler de ses sentiments.

MOUTARD.

Salut à la vapoureuse famille Guid'amou...
Bonjour, Dédelle.

DÉDELLE.

Bonjour, monsieur Moutard.

CUIBUS.

Bonjour, mamzelle Reinette.

REINETTE.

Salut, monsieur Cuibus.

(Pour dire bonjour, Coco va devant Mimie et fait des gestes.)

MIMIE.

Merci, monsieur Coco, ça ne va pas mal.

MOUTARD.

Nous avons quitté nos travaux quotidiens, et sommes venus un peu avant l'heure de la classe pour vous trouver seules... et jaser de nos amours, tous les six, en tête-à-tête. J'avais encore six douzaines de fusées à faire pour une fête... à telles enseignes que je me suis brûlé une face. Mais j'ai dit : Bah!... tant pis! au diable l'artifice, soyons tout à nos objets... C'est égal, je vous ai apporté quelque chose, Dédelle... tenez...

(Il lui présente un bout de papier.)

DÉDELLE.

Qu'est-ce que c'est que ça.. un billet-doux?..

MOUTARD.

Prenez donc. (Dédelle tire le papier, un pétard éclate, Moutard rit.) Hein !... elle est bonne la surprise...

DÉDELLE.

Ah ! que c'est bête ! vous m'avez fait sauter...

MOUTARD.

Et vous n'avez pas besoin d'artifice pour ça, n'est-ce pas, ravissante sylphide...

DÉDELLE.

Comment ! je comprends pas...

MOUTARD.

Pour vous faire sauter...

DÉDELLE.

Oh ! oui, c'est un calembourg.

MOUTARD.

Juste ! un calembourg, une pointe... et une danseuse doit les aimer, les pointes... encore un...

CUIBUS.

Et moi, mademoiselle Reinette, pensez-vous que votre mère ait été contente de la manière dont j'ai chanté l'air de *Guillaume Tell* ... (Il chante.) *Mon père... tu m'as dû...* (il tousse.) *tu m'as dû...* c'est drôle, je ne peux jamais passer le dû.

REINETTE.

Ma mère dit que vous chantez comme une poêle à frire.

CUIBUS.

Ah ! dam' c'est pas mon état... pour être dégraisseur on n'a pas besoin de faire des roulades... mais aussi, comme je vous enlève les taches et la graisse.

MOUTARD.

Eh ben, si tu enlèves la graisse, tu ne ferais pas mal de la garder pour toi.

COCO.

Et moi, mademoiselle Mimie, est-ce que votre père n'est pas content de ma pantomime ?

MIMIE.

Il dit que vous ne savez que faire de vos bras...

COCO.

De mes bras?... Je les remue comme un télégraphe : tenez...

(En faisant aller ses bras, il donne un coup de poing à Moutard.)

MOUTARD.

Allons... il n'en fait pas d'autres, celui-là... encore tout-à-l'heure, dans la rue, en répétant une scène du déserteur, il a renversé le shako d'un *pioupiou*... Écoutez-moi, mesdemoiselles, nous brûlons tous les trois, pour vous, d'un amour ardent, dévorant, flamboyant... Répondez, objets de nos feux... brûlez-vous aussi ?

DÉDELLE.

Je brûle.

MIMIE.

Je brûle.

REINETTE.

Je brûle.

MOUTARD.

Voulez-vous être nos épouses et les mères de nos enfants ?

LES JEUNES FILLES, l'une après l'autre.

Oui, oui, oui.

MOUTARD.

Nous serez-vous toujours fidèles ?

LES JEUNES FILLES, plus faiblement.

Oui... oui... oui...

MOUTARD, à part.

Elles n'ont pas donné autant de voix pour ce *oui-là*... n'importe. (Haut.) Eh bien ! de notre côté, quelle que soit la résolution de M.

Guid'amour votre père, qu'il nous commande un dos-à-dos ou un avant-deux... nous jurons de tout faire pour vous obtenir, et de vous suivre partout... même au-delà des mers, à pied, à cheval ou en omnibus, s'il avait la barbarie de vous enlever à notre amour. (A Cuibus et à Coco.) Ça y est-il ?

GUIBUS.

Je le jure...

MOUTARD.

Et toi, Coco ? (Coco fait le geste.) Est-il emhêtant avec sa pantomime, celui-là !

(On entend chanter dans la coulisse à gauche.)

« Comme un éclair, comme un éclair rapide.... i....
[i... iii... i... i... de. »

DÉDELLE et SES SŒURS.

Ah ! voilà maman.

GUID'AMOUR, dans la coulisse à droite.

« Flic et flac, vive la contredanse. »

REINETTE et SES SŒURS.

Ah ! v'là papa.

MOUTARD.

Sauvons-nous ! nous reviendrons pour la classe et nous forcerons le papa à se décider... au revoir, Dédelle.. amour sans artifice !.. trois !..

GUIBUS.

Amour sans tache !...

(Coco fait des gestes.)

MOUTARD, entraînant Coco.

Allons donc... c'est pas des bras, c'est des jambes qu'il faut jouer.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

**GUID'AMOUR, FAUVETTE, DÉDELLE,
MIMIE, REINETTE.**

FAUVETTE, entrant en chantant et tenant un cahier de musique.

Comme un éclair,
Comme un éclair rapide,
Hi hi... hi...
(Elle fait des roulades.)

GUID'AMOUR, entrant en dansant, une pochette à la main.

AIR : Flic et flac.

Flic et flac ! vive, vive la danse !

Il n'est que cela

Pour arriver à l'Opéra.

Flic et flac ! voyez cette élégance,
Et comme en dansant

Je conserve un maintien décent !

FAUVETTE, continuant son air.

Ah ! ah ! ah !... ah ! ah ! ah !

GUID'AMOUR.

D'abord j'allonge avec grace
Cette jambe faite au tour ;
Je tourne et fais une passe,
Et puis un salut de cour.

(Il salue.)

FAUVETTE.

Ah ! ah ! ah !... ah ! ah ! ah !

GUID'AMOUR, dansant.

Flic et flac, vive, vive la danse,
Il n'est que cela

Pour arriver à l'Opéra.

Flic et flac, voyez cette élégance,
Et comme en dansant

Je conserve un maintien décent !

FAUVETTE.

En vérité, monsieur Guid'amour, vous êtes terrible, il n'y a pas moyen de filer des sons avec vous ; vous m'étourdissez avec votre danse !... je ne m'entends pas !

GUID'AMOUR.

Je vous entendez de reste, moi... vos roulades et vos points d'orgues me portent sur les nerfs. Vous me donnez des crampes.

FAUVETTE.

Qu'est-ce à dire, monsieur ? auriez vous l'intention d'insulter à mon talent... Oubliez-vous que j'ai été seconde première chanteuse dans les premiers théâtres du second ordre ? que j'ai joué Armide et la Vestale... oui, monsieur la Vestale... (à part.) et dans ce rôle j'allumai plus d'un feu.

GUID'AMOUR.

Je ne dis pas non, ma chère amie, mais il y a long-temps de cela !

FAUVETTE.

Long-temps !... qu'est-ce qu'il peut y avoir ? vingt-cinq ans tout au plus... et certainement ma voix n'a rien perdu de sa fraîcheur... au contraire elle a gagné... elle a pris de la force, écoutez plutôt !... Ah ! ah ! ah !... ah ! ah !

GUID'AMOUR.

Eh ! mon Dieu, Fauvette, filez des sons, ma chère amie, je me m'y oppose pas !... mais laissez-moi faire mon état et pousser mes filles vers un art dans lequel je dégotte tous les Vestris passés et à venir... (A ses filles.) Voyons, mesdemoiselles, avez-vous travaillé ?

TOUTES.

Oui, papa.

GUID'AMOUR.

Dédelle, un jeté-battu... (Dédelle fait un jeté-battu.) C'est joli, ça... c'est pur... ma fille, vous avez vingt mille francs de rente... dans les jambes... si vous voulez le cultiver.

DÉDELLE.

Je les cultiverai, papa.

GUID'AMOUR.

Toi, Mimie, un mouvement passionné en pantomime... (Mimie gesticule.) Parfait... admirable... c'est le beau idéal en gestes... Mimie, tu as trente mille livres de rente... dans les bras.—Et toi, Reinette, voyons, qu'as-tu fait ?

REINETTE.

Moi, papa, j'ai balayé la classe.

GUID'AMOUR.

Tu as balayé... elle a balayé !... et tu portes

mon nom, et tu te dis ma fille... Oh ! non, tu n'es pas ma fille... tu es peut-être celle de mon épouse... mais la mienne, jamais... il n'y a pas de mon sang dans tes jambes... Va ! tu n'es pas, tu ne seras jamais une Guid'amour.

FAUVETTE.

Monsieur, qu'entendez-vous par ces paroles ? voudriez-vous verser le poison de la calomnie sur mon innocence ?

GUID'AMOUR.

Non, madame, je me contente de verser des larmes sur ma progéniture.

(Il pleure.)

DÉDELLE et MIMIE.

Papa, remettez-vous.

GUID'AMOUR.

Venez, venez sur mon cœur... ô vous mes consolations ! ma Taglioni, mon Elsler ! ô vous, le plus pur du plus pur de mon sang ! (Il les embrasse.) Est-il venu de nouveaux élèves se faire inscrire ?

DÉDELLE.

Non papa, personne... Ah ! si, il est venu un vieux monsieur qui a au moins soixante ans... il dit qu'il veut apprendre à galoper... il me semble qu'il s'y prend un peu tard.

GUID'AMOUR.

Pourquoi donc cela, Taglioni ? si cet homme a envie de galoper. Vous ne savez pas que la danse s'apprend à tout âge.

AIR : Si Dorilas.

Je puis vous citer un exemple :

A Rome, le fameux Caton,
A quatre-vingts ans, dans un temple,
Alla danser et prit leçon.

DÉDELLE.

Si vieux que ça faut être, mon père,
Pour battre encor des entrechats,
Un homme comme on n'en voit guère,

FAUVETTE.

Un homme comme on n'en voit pas.

GUID'AMOUR.

Ah dame ! c'était un Romain fini !

FAUVETTE.

Mesdemoiselles, est-il venu des élèves se présenter pour ma classe de chant ?

DÉDELLE.

Non, maman, personne...

REINETTE.

Gn'ia que la fille de la portière en face qui a demandé si vous vouliez lui apprendre la chanson du Tourlourou.

FAUVETTE.

L'impertinente !... une chanteuse d'opéra montrer des airs de guinguette ! Ah ! décidément, il n'y a rien à faire dans ce pays... i... i... i...

(Elle fait un point d'orgue.)

GUID'AMOUR.

Voici l'heure de ma classe. Taglioni et Elsler,

allez déjeuner, et revenez pour m'aider dans mes fonctions de professeur.

DÉDELLE et MIMIE.

Oui papa.

(Elles entrent à droite.)

GUID'AMOUR, à Reinette.

Vous, mademoiselle Reinette, pour vous apprendre à balayer... vous ferez deux heures de pliés dans la boîte.

REINETTE.

Mais papa, j'ai faim, et puis ça m'éreinte.

GUID'AMOUR.

Ça n'vous r'garde pas... A la boîte... allons, à c'te boîte.

(Reinette va au fond et fait des pliés.)

SCÈNE IV.

GUID'AMOUR, FAUVETTE ; REINETTE,
au fond.

GUID'AMOUR.

Quel malheur, que moi, Guid'amour, ancien premier danseur *solo* de l'Opéra de Pont-Audemer, j'aie été obligé de venir m'ensevelir à Pithiviers !... Je me flattais d'apporter dans cette ville le goût de la belle danse... d'y faire une révolution, un 89 dans les pirouettes ; mais bah !... ici, ils aiment mieux les pâtés que les ronds-de-jambes... pas moyen d'y percer... excepté ses habits.

FAUVETTE.

Et moi, monsieur, pensez-vous que je sois à ma place ici... je croyais y trouver un opéra !... mais non... rien du tout... ou ou ou... ou ou ou... ou ou...

GUID'AMOUR.

Et que comptiez-vous donc faire, Fauvette, s'il y avait eu ici un grand opéra ?

FAUVETTE.

Je voulais rentrer, monsieur, rentrer dans l'emploi des premières chanteuses.

GUID'AMOUR.

Mais, ma chère amie, depuis vingt-cinq ans vous êtes déjà rentrée cinq ou six fois... et vous avez toujours été obligée de ressortir très promptement.

FAUVETTE.

Parcequ'alors je n'avais pas, comme aujourd'hui, recouvert tous mes moyens... mais je les ai maintenant, je les tiens, ils ne m'échapperont plus.

AIR de la Grisette mélomane. (PAUL DE KOCK.)

Écoutez ces sons-ci ;
Sans me donner de peine,
Je puis chanter aussi
Mozart ou Rossini.
Je fais si bien : Ah ! ah !
Que ce doux chant entraîne !
J'puis chanter la *Gazza*
Et la *Molinara*,

GUID'AMOUR.

Elle le peut; car mes filles sont très fortes sur les principes... de danse et autres.

MOUTARD.

C'est donc cela que je profite si bien de ses leçons!

GUID'AMOUR.

Toi, Mimie, fais travailler les bras à monsieur Coco.

CUIBUS.

Et moi, m'sieur Guid'amour, j'vas faire des pliés auprès de mamzelle Reinette: elle me montrera.

GUID'AMOUR.

C'est cela, mon ami... pliez, pliez... c'est le plus sûr moyen de parvenir dans la danse comme dans le monde. Et quant à mes autres élèves.... Je vais donner mon linge à la blanchisseuse.

MOUTARD.

A nous deux, mamzelle Dédelle.

DÉDELLE, tenant les mains à Moutard et lui faisant faire des si-sol.

AIR des Si sol.

Faites comme ça...
Tra, la, la, la, la.
Rasez bien le sol.

GUID'AMOUR, donnant son linge.
Je vous donne un col;
Mettez plus d'empois.

DÉDELLE.

Une, deux et trois.

GUID'AMOUR.

Soignez mon pantalon.

MOUTARD.

Que j'aim' cette leçon!

CUIBUS, en faisant des pliés avec Reinette.

Quelle flamme
Brûl' mon âme!

REINETTE.

Pliez les jarrets.

GUID'AMOUR.

Ça fait deux gilets.

COCO, à Mimie.

Charmant' fille,
Mon cœur grille,
Il est tout en feu!

GUID'AMOUR.

Mettez-y du bleu.

DÉDELLE.

Faut pas vous presser.

MOUTARD.

J'veux vous embrasser.

DÉDELLE.

Par exemple non!

GUID'AMOUR.

Avec un cal'çon.

CUIBUS.

Un petit baiser.

REINETTE.

Je dois refuser.

GUID'AMOUR.

Que je sois bien blanc :
Je serai content!

(Les trois amoureux embrassent chacun leur maîtresse; Guid'amour se retourne en ce moment, et les voit.)

GUID'AMOUR.

Eh bien! qu'est-ce que cela signifie, mesdemoiselles?... vous vous laissez embrasser par des élèves!

MOUTARD.

Non, monsieur Guid'amour, nous ne nous embrassons pas... c'est que... en faisant des si-sol, mon nez s'est trouvé contre celui de mamzelle Dédelle, sans le chercher.

CUIBUS.

Moi, en pliant j'ai rencontré le visage de mamzelle Reinette.

MIMIE.

Moi, papa, je montrais à monsieur une scène de la *Fille mal gardée*.

GUID'AMOUR.

Je ne veux pas que vous fassiez la fille mal gardée sans ma permission... Ah! corbleu... si je n'y faisais pas attention, on la jouerait un peu trop ici; j'en aurais même plusieurs, des filles mal gardées!

UN VIEUX BONHOMME, entrant.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

GUID'AMOUR, allant à lui, et le faisant descendre à l'avant-scène.

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

LE VIEUX.

Monsieur, c'est que je voudrais bien apprendre à danser, si c'était possible.

GUID'AMOUR.

Comment donc, monsieur, mais c'est très possible... c'est une excellente idée qui vous est venue là...

LE VIEUX.

Oh! moi, je n'y pensais pas du tout; mais c'est ma femme qui trouve que je marche trop doucement, et qui m'a dit: Tu devrais bien apprendre à galoper, ça te ferait du bien.

GUID'AMOUR.

Votre femme vous a donné là une grande preuve d'attachement, monsieur.

MOUTARD, à part.

Oh!.. a-t-on jamais vu! cette vieille ganache qui vient à l'école!...

LE VIEUX.

Monsieur, voulez-vous me faire galoper, s'il vous plaît?

GUID'AMOUR.

Ah! une minute, jeune homme; tout se fait par principes, chez moi; vous ne pouvez pas galoper comme ça du premier coup!...

MOUTARD.

Attends, attends, je vais te faire sauter, moi.

(Il met des pois fulminants derrière le vieux bonhomme.)

GUID'AMOUR.

Il vous faut prendre quinze cachets..... c'est indispensable!

LE VIEUX.

Combien est-ce?

GUID'AMOUR.

Douze francs pour les adultes; mais je ne fais payer que six francs aux enfants et aux domestiques... je vous ferai la remise comme aux domestiques. (Le vieux le paye.) Voici vos cachets... allez vous mettre dans la boîte... Dédelle... conduit monsieur à la boîte. (En allant se placer, le vieux marche sur les pois fulminants.) Je sais d'où part l'artifice; c'est une mauvaise plaisanterie... Voyons, monsieur Moutard, je vous ai particulièrement recommandé les pirouettes; les avez-vous étudiées?

MOUTARD.

Les pirouettes?... je ne fais que ça.

GUID'AMOUR.

Nous allons voir... mettez-vous en dehors... (Moutard veut s'en aller.) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, monsieur?

MOUTARD.

J'ai cru que vous me disiez de sortir.

GUID'AMOUR.

Je vous dis: en dehors... les pieds... troisième position.

MOUTARD.

Ah! oui... comme dans la garde nationale... Présentez armes!

GUID'AMOUR.

Maintenant partez pour la pirouette! arrondissez... en ballon...

(Moutard lève la jambe, tourne, et donne un grand coup de pied au derrière du professeur.)

GUID'AMOUR.

Ah! pitoyable!.... Vous m'avez manqué, monsieur; on ne fait pas de ces choses-là en dansant.

MOUTARD.

Tenez, monsieur Guid'amour, si je ne suis pas plus fort sur la danse c'est que l'amour me tourne la tête... à moi et à mes deux amis que voilà... Nous adorons vos filles, donnez-nous-les... et nous danserons ensuite tant que vous voudrez.

DÉDELLE.

Ah! oui, mon papa, mariez-nous... ça fera trois noces.

GUID'AMOUR.

Que je vous marie à ces messieurs... voilà qui serait joli!... Un artificier... un épicier... et un... Qu'est-ce que vous êtes, monsieur?

CUIBUS.

Dégraissage... j'enlève les taches.

GUID'AMOUR.

Eh bien! je vous ordonne de vous détacher tous les trois de mes filles... elles ne seront pas pour vous : voilà ma réponse.

MOUTARD.

Quand je vous disais que c'était un tyran!.. Prenez garde, monsieur Guid'amour, je suis capable de bien des choses.... Je tirerai des fusées sous vos fenêtres... je vous enverrai des baguettes dans les yeux... je sèmerai des pois fulminants dans votre établissement.

GUID'AMOUR.

Et moi je vous ferai arrêter comme incendiaire... et en attendant, je vous expulse de ma classe... je vous défends d'y revenir...

LES TROIS FILLES.

Ah! mon papa!

GUID'AMOUR.

Silence, mesdemoiselles... que tout le monde sorte, la leçon est terminée... une... deux... pas de basque... et la promenade.

UNE GRISETTE.

Mais, monsieur, nous n'avons pas pris notre leçon.

TOUS.

Mais non.

GUID'AMOUR.

Avez-vous donné vos cachets?

LA GRISETTE.

Oui, monsieur.

GUID'AMOUR.

Eh bien! ça suffit, sortez.

LES TROIS AMOUREUX ET LES JEUNES FILLES.

Air du Pré-aux-Clercs.

Il faut déjà quitter la classe,
 Il nous défend d'y revenir;
 Mais c'est vainement qu'il nous chasse,
 Et nous l'en ferons repentir.

(Tout le monde sort, excepté le vieux bonhomme qui est dans la boîte.)



SCÈNE VII.

GUID'AMOUR, LE VIEUX, REINETTE.

GUID'AMOUR.

Ah! ce M. Moutard m'a mis hors de moi... je n'en puis plus... je n'ai plus de jarrets... donner mes filles à ces trois industriels... Mes filles pour lesquelles je rêve le plus bel avenir et qui doivent faire ma fortune... Je ne sais pas encore comment, à la vérité... mais enfin, ça doit venir!

LE VIEUX.

Monsieur?.. monsieur?..

GUID'AMOUR.

Ah! pardon, monsieur, je vous avais oublié... Voici votre première leçon; demain, si vous revenez, je vous mettrai encore dans la boîte; j'ai l'honneur de vous saluer...

LE VIEUX.

Voici votre cachet, monsieur.

(Il sort.)

REINETTE, entrant, un journal à la main.

Mon papa, voici votre journal qui vient d'arriver.

GUID'AMOUR.

Ah! mon *Vert-Vert*... très bien... donnez... balayeuse... Voilà ma consolation dans cette petite ville; au moins on y parle des théâtres, des beaux-arts...

(Il lit.)

REINETTE, à part.

Nos amoureux sont toujours dans la rue... ces pauvres garçons, ils nous font des mines à fendre le cœur... Dieu! que M. Cuibus est laid quand il pleure!

GUID'AMOUR, en lisant.

Que vois-je!... que lis-je!... « Des bayadères viennent de débarquer à Bordeaux (*Gironde*), « d'où elles comptent se rendre à Paris (*Seine*)... « Tous les théâtres de la capitale vont se disputer ces danseuses que l'on n'a jamais vues « en France. » Ah! mon Dieu... quelle chose extraordinaire!... Ah! (il fait un saut.) quelle idée me pousse...

REINETTE.

Qu'est-ce qu'il a donc papa? il saute comme un cabri...

GUID'AMOUR, appelant.

Reinette!... Reinette!

REINETTE.

Mais ne criez donc pas si fort, je suis là...

GUID'AMOUR.

Reinette, va chercher tes sœurs... qu'elles s'habillent sur-le-champ, et revenez tout de suite, j'ai des ordres à vous communiquer.

REINETTE.

Ça suffit, papa, j'y vais. (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc lu dans le journal pour être pressé comme ça?

(Elle sort à droite.)

GUID'AMOUR.

Oui, je dois tout tenter pour produire mes trois filles et faire connaître leurs talents... On attend des bayadères à Paris... mais on n'en a jamais vu... mes filles seront ces bayadères... je leur donnerai la couleur locale... elles danseront... elles rouleront des yeux éblouissants... je les présenterai au directeur de théâtre qui me paiera le plus... enfin je serai leur père, leur mère, leur cornac.

SCÈNE VIII.

GUID'AMOUR, DÉDELLE, MIMIE, REINETTE.

LES TROIS FILLES.

Nous voici, papa.

LES BAYADÈRES.

DÉDELLE.

Vous avez à nous parler... est-ce pour nous marier à nos amoureux?

GUID'AMOUR.

Eh! il est bien question de cela, mesdemoiselles... un avenir d'or, d'argent et de guirlandes de roses... s'ouvre devant vous.

LES TROIS FILLES, l'une après l'autre.

Ah! bah!

GUID'AMOUR.

Allez toutes faire vos paquets; nous allons partir sur-le-champ pour Paris.

LES TROIS FILLES, l'une après l'autre.

Pour Paris!

GUID'AMOUR.

Mais gardez-vous de le dire à votre mère... elle voudrait venir avec nous, elle voudrait encore débiter, et ça gênerait tout... je lui dirai que je vous mène voir la mer.

DÉDELLE.

Ah çà! mon papa, qu'allons-nous donc faire à Paris?

GUID'AMOUR.

Ce que vous allez faire... (il les prend par la main et les faisant approcher mystérieusement.) je ne vous le dirai pas... parceque vous êtes trop bavardes.

LES TROIS FILLES.

Ah! mon papa!...

GUID'AMOUR.

Non!... vous le saurez à Paris; allez vous préparer; moi je vais retenir des places sur l'impériale de la diligence. Allez.

DÉDELLE, à part à Reinette.

Toi, Reinette, tu iras toujours dire à nos amoureux que nous partons pour Paris.

REINETTE.

Sois tranquille... je leur dirai de nous suivre dans la vache.

(Elles sortent à droite.)

GUID'AMOUR, seul.

Ah! ma tête se monte... mon imagination s'exalte... j'invente déjà les pas de bayadères les plus voluptueux... les poses les plus déli-rantes... si cela est nécessaire, je me mettrai des boucles d'oreilles dans le nez; il ne faut rien négliger quand il s'agit de percer... Voilà Fauvette! dissimulons.

SCÈNE IX.

GUID'AMOUR, FAUVETTE.

FAUVETTE.

Qu'est-ce que c'est, monsieur Guid'amour? que se passe-t-il? je viens de rencontrer mes filles; elles disent que vous allez leur faire entreprendre un voyage.

GUID'AMOUR.

Oui, madame. Il y a long-temps que mes

enfants desirent voir la mer ; c'est un spectacle qui ne peut que former des demoiselles, et donner quelque chose de plus vague à des danseuses... je ne vous propose pas de venir avec nous...vous avez ici votre classe de chant... qui vous réclame.

FAUVETTE.

En effet... il me serait difficile de m'absenter ; d'ailleurs la vue de la mer me fait mal à la gorge... l'eau m'enrhume... et le vent m'enroue... Quand partez-vous ?

GUID'AMOUR.

Aujourd'hui même ; je vais retenir des places... et je reviens chercher ces demoiselles... la diligence est en face... je cours, je vole !... je galope... je ne fais qu'un entrechat.

(Il sort.)

SCÈNE X.

FAUVETTE, seule.

Ils vont partir... là voilà trouvée cette occasion que je cherchais depuis long-temps... moi aussi je partirai, mais c'est à Paris que je me rendrai... j'irai me présenter à un directeur de théâtre... je redébuterai... je rentrerai dans les premières chanteuses... ce sera ma dix-neuvième rentrée !... et lorsque mon succès sera assuré, je leur écrirai de venir me rejoindre... oh ! c'est charmant, charmant !...

(Elle chante.)

Ah ! quel beau jour,

Ah ! quel moment... en, en, en !... en !...

SCÈNE XI.

FAUVETTE, DÉDELLE, MIMIE, REINETTE, puis GUID'AMOUR, puis les TROIS AMOUREUX.

DÉDELLE.

Nous voici toutes prêtes... Adieu, maman.

REINETTE.

Adieu, chère mère... nous allons partir...

FAUVETTE.

Vous allez voir la mer, m'a-t-on dit ?

DÉDELLE.

Dame... c'est l'idée de papa.

FAUVETTE.

J'espère au moins que vous ne vous exposerez pas sur les flots.

DÉDELLE.

Oh ! soyez tranquille, maman, nous ne savons pas nager.

GUID'AMOUR, entrant.

Me voici !... nous pouvons partir, mesdemoiselles ; nous avons quatre places délicieuses... avec les paquets... on est bien moins cahoté !... Adieu, ma chère Fauvette... vous serez bien sage...

FAUVETTE.

Ah ! n'emportez-vous pas mon cœur ?... Mais vous me rapporterez un homard, au moins...

GUID'AMOUR.

Deux homards, chère amie... et qui auront des pattes !... (A part.) Je les achèterai chez Chevet.

FAUVETTE, à part.

Pauvre cher homme ! comme je le mets dedans !

MOUTARD, paraissant au fond dans la rue avec ses deux amis.

Les voilà !... elles vont partir pour Paris... Mais nous aussi, nous irons... par la vapeur !

GUID'AMOUR.

La diligence nous attend... En route !

FINAL.

Air final de la Bouquetière.

Allons, ne tardons pas davantage,

Il faut en finir,

Il faut partir ;

Nous ferons, j'espère, un bon voyage :

J'ai de vous revoir

Le doux espoir.

ACTE SECOND.

On est à Paris, au théâtre des Folies Dramatiques. On voit le cabinet du régisseur-général.

SCÈNE I.

LE RÉGISSEUR, entrant, avec colère.

C'est indigne ! c'est épouvantable !... voilà mon père noble qui a une fluxion... et qui me fait dire qu'il ne peut pas jouer... Une fluxion ! c'est d'autant plus ridicule qu'il n'a plus de dents... Comment le remplacer ?... il tient toute la première pièce... et aujourd'hui nous donnons une représentation extraordinaire... au

bénéfice... de l'Administration... Et le directeur qui n'est pas ici... qui me laisse tout à faire... c'est très embarrassant... Lisons cette lettre que le concierge vient de me donner... elle est de mademoiselle Célesta, ma jeune première... Voyons, que me veut celle-là ? (Il lit.) « Mon « sieur le régisseur, ne comptez pas sur moi « pour jouer ce soir ; il vient de me tomber « une cafetière d'eau bouillante sur les mains, « et je ne puis pas jouer avec des mains rou-

voulez prendre la peine de vous asseoir, je suis à vous dans l'instant.

(Elle s'assied.)

FAUVETTE, au régisseur.

Eh bien, monsieur?...

LE RÉGISSEUR.

Madame, seriez-vous capable de débiter ce soir?

FAUVETTE, ravie.

Ce soir!... comment donc, monsieur, mais tout de suite, sur-le-champ, si vous le desirez...

LE RÉGISSEUR.

Oh! il n'est pas encore l'heure..... et vous pourrez jouer deux pièces?

FAUVETTE.

Deux pièces! j'en jouerai quatre, cinq, six, dans une soirée!

LE RÉGISSEUR.

Eh bien! madame, je pense que nous pourrions nous arranger... je vais tâcher de composer un spectacle pour ce soir avec votre début... revenez dans quelques instants, je vous dirai ce que j'aurai arrêté.

FAUVETTE.

Il suffit, monsieur, il suffit... Je vais revenir... Je serai prête, monsieur; mettez toutes les pièces que vous voudrez... je les sais toutes..... au plaisir de vous revoir... (A part.) Ah! Dieu, je vais redébiter... quel bonheur... ah!... ah!... ah!.. votre servante, monsieur. (Elle sort.) Ah!.. ah!... ah!... ah!...

(Elle fait des roulades.)

SCÈNE IV.

LE RÉGISSEUR, M^{me} **COLOSSAL**.

LE RÉGISSEUR.

Madame, qu'y a-t-il pour votre service?

MADAME COLOSSAL.

Il y a long-temps, monsieur, que je desirais exprimer à votre administration tout le plaisir qu'elle me fait éprouver; vos spectacles sont très soignés... votre orchestre est fort bon!... il accompagne bien.

LE RÉGISSEUR.

Madame est chanteuse?

MADAME COLOSSAL.

Non, monsieur... vos drames sont remplis d'intérêt... j'y ai souvent pleuré... oh! très souvent! J'ai mouillé plus d'un mouchoir chez vous, monsieur!

LE RÉGISSEUR.

Madame est actrice?...

MADAME COLOSSAL.

Non, monsieur... Quelquefois aussi, vous mettez dans vos pièces... des ballets... des pas bien dessinés... cela fait un très bon effet... la danse plaît toujours! cela égaye... cela anime!

LE RÉGISSEUR.

Ah! madame est danseuse?

MADAME COLOSSAL.

Non, monsieur... Vos costumes sont fort beaux... ah! c'est un compliment à vous faire!.. vous ne négligez rien pour qu'ils soient exacts... et de bon goût.

LE RÉGISSEUR.

Ah! je comprends... madame vend des étoffes pour les théâtres?

MADAME COLOSSAL.

Non, monsieur.

LE RÉGISSEUR, à part.

Ah çà! que diable peut être cette dame!...

MADAME COLOSSAL.

Enfin, monsieur, je suis enchantée de la manière dont vous menez votre théâtre... cependant il me semble qu'il serait encore susceptible d'une grande amélioration... Je veux parler du succès des pièces.

LE RÉGISSEUR.

Ah! j'y suis; madame est auteur?

MADAME COLOSSAL.

Mais non, monsieur, vous n'y êtes pas...

LE RÉGISSEUR.

Alors, madame, faites moi donc le plaisir de vous expliquer... car depuis une heure, je me casse la tête pour deviner ce qui vous amène, et je n'en viens pas à bout...

MADAME COLOSSAL.

Je vais vous le dire, monsieur. Depuis longtemps il y a des personnes qui se chargent d'applaudir, de soutenir les pièces... ce qui est fort nécessaire, car les amis d'un auteur ne l'applaudissent jamais; mais ce sont des hommes qui se chargent de ce soin, et quelquefois cela amène des scènes... des discussions avec ceux qui veulent cabaler. Au lieu de cela, monsieur, si vous aviez des femmes pour soutenir vos ouvrages, comprenez-vous tout l'avantage qui en résulterait... En applaudissant, une femme entraîne les suffrages de ses voisins; jamais on ne lui impose silence, jamais on ne lui cherche querelle; quand elle rit on rit, quand elle pleure on pleure; et ne fût-ce même que par galanterie, on soutiendra toujours une pièce dont une femme s'est déclarée l'appui!

LE RÉGISSEUR.

Comment, madame, vous seriez...

MADAME COLOSSAL.

A la tête d'une entreprise de succès.... c'est une société de femmes toute en action, qui réunit ce qu'il faut pour réussir... acceptez mes services, monsieur, et vous n'en serez pas fâché. Je suis mariée, je me nomme... Octavie... femme Colossal, je demeure rue du Battoir... vous verrez, monsieur, avec quel tact je soigne un ouvrage!...

Ara de la Vieille.

Vous serez content, je le pense,
De ma manière de claquer;

Par ma mise, mon élégance,
D'abord je me fais remarquer ;
Puis je saisis la circonstance
Et le moment où je dois attaquer ;
Je sais qu'il ne faut rien brusquer.
Si j'aperçois un monsieur qui cabale,
A mes d'moiselles vite je le signale,
Auprès de lui je tâche qu'on s'installe,
Un doux regard l'occupe dans la salle...
Avec un parter' galant et français } bis.
Je suis toujours sûr' du succès.

LE RÉGISSEUR.

Ma foi, madame, voilà qui me paraît tout-à-fait neuf; des femmes pour soutenir une pièce... cela est piquant et j'accepte vos offres...

MADAME COLOSSAL.

Je m'efforcerai, monsieur, de mériter votre confiance; si vous le permettez, je vais aller chercher mes demoiselles que j'ai l'honneur de vous présenter; ce sont toutes jeunes personnes du meilleur genre... et qui ne sortent jamais sans schall!

LE RÉGISSEUR.

Allez, madame Colossal, je vous attends, et je vous remettrai des billets pour ce soir.

MADAME COLOSSAL.

Je n'ai pas besoin de vous dire que nous n'allons pas au parterre!... fi donc... vous nous donnerez des loges, des avant-scènes... des applaudissements partis d'une loge font bien plus d'effet sur le public!

LE RÉGISSEUR.

C'est juste!... c'est juste... vous aurez des avant-scènes... pour ce soir...

MADAME COLOSSAL.

Je vais chercher mon monde.

ENSEMBLE.

Air final de la Moqueuse.

MADAME COLOSSAL

Je vais revenir,
Mettez en moi votre espérance;
Ayez confiance,
Et je promets de réussir.

LE RÉGISSEUR.

Il faut revenir,
Je mets en vous mon espérance;
Oui, j'ai confiance,
Vous promettez de réussir.

(Madame Colossal sort.)

oo

SCÈNE V.

LE RÉGISSEUR, seul.

Allons, du moins voilà de la nouveauté... Madame Colossal a fort bien fait de venir... préparons-lui bien vite des loges pour ce soir.... elle soutiendra ma vieille débutante puisque je n'ai pas autre chose à donner...

(Le garçon entrec.)

LE GARÇON.

Une lettre pour monsieur; la personne attend la réponse.

LE RÉGISSEUR ouvre et lit.

Que vois-je! serait-il possible!... elles sont arrivées à Paris... et leur conducteur demande à me parler... Oh! mais ce serait un coup de fortune!... Fais entrer... fais entrer tout de suite la personne qui est là... (Le garçon sort.) Les bayadères!... les véritables bayadères!... sur notre théâtre... quand chaque directeur épiait leur arrivée... Mais n'ayons pas l'air trop joyeux, afin de ne pas les payer trop cher...

oo

SCÈNE VI.

LE RÉGISSEUR, GUID'AMOUR.

GUID'AMOUR entre, fait plusieurs saluts accompagnés de petits pas; puis il s'arrête, et à part.

Ah diable! mon art m'emporte!... il faut cacher mon talent ici...

LE RÉGISSEUR.

Monsieur, combien je suis flatté que vous m'ayez fait l'honneur... prenez donc ce fauteuil...

GUID'AMOUR.

Monsieur... après vous...

LE RÉGISSEUR.

Vous plaisantez!... je n'en ferai rien...

GUID'AMOUR.

C'est pour vous obéir.

(Il s'assied.)

LE RÉGISSEUR.

C'est donc vous, monsieur, qui amenez en France de ces femmes si célèbres par leur danse?

GUID'AMOUR.

Oui, monsieur; depuis long-temps je voulais faire à mon pays un cadeau; les petits cadeaux entretiennent l'amitié... On lui avait envoyé des tigres, une giraffe, des orang-outangs; j'ai pensé, moi, à lui faire connaître les bayadères... c'est plus gracieux... Je suis parti pour le Missipipi où j'ai fait mon emplette.

LE RÉGISSEUR.

Je croyais que vous quittiez les bords du Gange...

GUID'AMOUR.

Du Gange?... Ah! certainement!... c'est que j'ai fait un détour pendant que j'étais en train de me promener... En revenant, j'ai fait le saut... du Niagara... et puis quelques petits pas en Asie, d'où je suis arrivé directement à Bordeaux, Gironde.

LE RÉGISSEUR.

Combien nous amenez-vous de bayadères?

GUID'AMOUR.

Trois... fort bien constituées...

LE RÉGISSEUR.

Que trois?... les journaux en annonçaient quatre...

GUID'AMOUR, à part.

Ah diable! il a raison... mais j'ai à Paris deux élèves qui nous compléteront. (Haut.) Vous avez raison... elles sont quatre... ça fait même cinq, en comptant leur petite sœur... ça fait même six, en comptant leur parent... qui fait de la musique pendant qu'elles dansent; c'est le Duprez du pays... il chante continuellement la même note sans jamais se tromper... c'est très mélodieux; on croirait entendre le bourdonnement d'un hanneton... Il y a, de plus, deux instrumentistes, un mirliton et un tambourin, premier prix du conservatoire de Pondichéry: total, en additionnant, huit bayadères dont trois hommes.

LE RÉGISSEUR.

Monsieur... pardonnez à mes questions... mais notre curiosité doit vous sembler naturelle.

GUID'AMOUR.

Très naturelle, monsieur... Je suis à la question.

LE RÉGISSEUR.

De quelle couleur sont les bayadères?

GUID'AMOUR.

Monsieur... leur peau se rapproche beaucoup du cuir de Russie; c'est un brun jaune-foncé tirant sur l'olive clair-cuivré; c'est une couleur qui n'est pas dans l'arc-en-ciel.

LE RÉGISSEUR.

On dit qu'elles ont de beaux yeux?

GUID'AMOUR.

Ah! monsieur!... ce ne sont pas des yeux... ce sont des portes cochères!...

LE RÉGISSEUR.

Et de jolis pieds?

GUID'AMOUR.

Des pieds à passer dans une bague... c'est ravissant; elles ne pourraient jamais trouver de souliers assez petits, c'est pour ça qu'elles n'en portent pas.

LE RÉGISSEUR.

Elles ne parlent qu'indien?..

GUID'AMOUR.

Oh! elles parlent tout ce qu'on veut, pourvu que ce soit la langue d'Inde... Est-ce que vous possédez cette langue-là?

LE RÉGISSEUR.

Je n'en sais pas un mot.

GUID'AMOUR, se levant.

Alors elles vous la parleront tant que vous voudrez. Monsieur, je n'ai pas besoin de vous dire que mes bayadères ont dansé devant tout ce qu'il y a de mieux en Asie, en Inde, en Turquie et en Afrique: le grand shah de Perse leur a offert sa plus belle fourrure; le grand Mogol leur a fait cadeau de douze chameaux chargés d'essence de rose; et tous les

pachas leur ont jeté des mouchoirs, sans qu'elles aient jamais voulu les ramasser.

LE RÉGISSEUR.

Elles ont, dit-on, une danse bien gracieuse?

GUID'AMOUR.

Ah! monsieur, c'est une danse... non, ce n'est pas une danse; c'est une pantomime... non, ce n'est pas une pantomime; c'est une désinvolture... un je ne sais quoi... auquel vous ne comprendrez rien du tout... tant vous serez saisi... se sont des mouvements crispés... des élans passionnés... enfin une chorégraphie renversante!

LE RÉGISSEUR.

Vraiment, monsieur, vous m'électrisez; et si vos bayadères consentent à danser sur ce théâtre, je vous répons d'avance que le directeur en passera par toutes les conditions que vous voudrez.

GUID'AMOUR.

Nous n'en demandons pas davantage... dès ce soir, monsieur, vous aurez les bayadères...

LE RÉGISSEUR.

Dès ce soir... ah! vous m'enchantez!.. je vais sur-le-champ faire poser des affiches... Ah! les noms des bayadères, s'il vous plaît!

GUID'AMOUR.

Les noms... Babiboun... Patapoun... Toupoun et Zig-zag-zoun... le chef des musiciens se nomme Vieillepommecuitane...

LE RÉGISSEUR, écrivant.

Très bien... Quels pas danseront-elles?

GUID'AMOUR.

Quels pas... (A part.) Diable! je n'avais pas songé à cela... (Haut.) Elles danseront... le cancan... Non! je veux dire le kan tartare, la toilette de Wisnou, le pas de la mélancolie, les poignards, l'indoustan et le malapou.

LE RÉGISSEUR.

C'est parfait... (Il sonne, le garçon entre.) Portez ça à l'imprimerie en face... qu'on affiche tout de suite... Oh! nous aurons du monde, j'en suis sûr!.. je puis compter sur vous?..

GUID'AMOUR.

C'est convenu... c'est-à-dire, ce n'est pas moi qui amènerai les bayadères... elles viendront avec le chef des musiciens... c'est plus décent... (A part.) C'est l'emploi que je me suis donné.

LE RÉGISSEUR.

Très bien. A ce soir.

ENSEMBLE.

AIR d'Un de plus.

LE RÉGISSEUR.

Je compte sur vos bayadères,
Et je serais vraiment surpris
Si leurs danses et leurs manières
Ne séduisaient pas tout Paris.

GUID'AMOUR.

Oui, comptez sur mes bayadères.
Ah! je serais vraiment surpris
Si leurs danses et leurs manières
Ne séduisaient pas tout Paris.

(Guid'amour sort en sautillant.)

SCÈNE VII.

LE RÉGISSEUR, seul.

Ah! voilà, je crois, une bonne affaire...
(On entend madame Colossal et toutes ses demoiselles qui applaudissent.) J'entends madame Colossal! fort bien, je vais lui recommander mes danseuses.

SCÈNE VIII.

LE RÉGISSEUR; M^{me} COLOSSAL, à la tête de six jeunes femmes.

MADAME COLOSSAL.

AIR : Pan pan.

Pan, pan, c'est ma devise,
Pan, pan, pour réussir,
Pan, pan, mon entreprise,
Pan, pan, est d'applaudir.

(Au Régisseur.)

Je vous présente en ce moment
Mes lieutenants, mes capitaines.

(Les demoiselles saluent.)

Nous n'épargnerons par nos peines,
Pour qu'ici vous soyez content.

(Parlé.) Attention, mesdemoiselles, et donnez à monsieur le régisseur-général un échantillon de votre savoir-faire.

(Elle frappe dans ses mains, les demoiselles frappent avec elle.)

Pan, pan, la pièc' commence,
Pan, pan, applaudissons;
Pan, pan, l'on dit silence,
Pan, pan, nous redoublons.

Puis, quand l'ouvrage est achevé,
Montrant notre ardeur, notre zèle,
Nous recommençons de plus belle
Et le succès est enlevé!

Pan, pan, point d'injustices,
Pan, pan, pour les acteurs,
Pan, pan, pour les actrices,
Pan, pan, pour les auteurs:

(Elles répètent toutes en chœur.)

Pan, pan, etc.

LE RÉGISSEUR.

Très bien, très bien, madame Colossal; je vais vous disposer vos loges.. Ce soir nous avons le début des bayadères...

MADAME COLOSSAL.

Des bayadères!...

LE RÉGISSEUR.

Des fameuses bayadères... je n'ai pas besoin de vous les recommander...

MADAME COLOSSAL.

Soyez tranquille, monsieur, rien ne leur manquera... nous aurons tout ce qu'il faut pour la fin... on connaît son affaire...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, FAUVETTE.

FAUVETTE.

Me voici... monsieur le régisseur, me voici; j'ai repassé tous mes rôles... tous mes airs... j'ai avalé trois jaunes d'œufs pour être sûre de mes moyens... je donnerai le si de poitrine, monsieur, je vous en réponds.

MADAME COLOSSAL, à ses demoiselles.

Ah! mon Dieu! est-ce que ce serait là une bayadère?

LE RÉGISSEUR, à Fauvette.

Madame, vous me voyez désolé, désespéré... mais votre début ne peut pas avoir lieu; il vient de m'arriver des bayadères... et vous sentez bien que cela doit passer avant tout...

FAUVETTE.

Comment, monsieur!... qu'est-ce que j'entends?... je ne débute pas!... mais c'était convenu... arrêté... décidé... je m'étais remise à la Vestale, monsieur...

LE RÉGISSEUR.

Je vous dis que cela ne se peut plus, madame... des bayadères... des danseuses de l'Inde... ah! c'est bien plus curieux que des ariettes.

FAUVETTE.

C'est une horreur... une indignité... je veux débiter, monsieur; je me cramponne après vous.

LE RÉGISSEUR.

Eh! madame, laissez-moi tranquille.

FAUVETTE, se jetant dans un fauteuil.

Eh bien! alors, je ne sors pas d'ici que je n'aie débuté.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MOUTARD, CUIBUS, COCO.

MOUTARD, au régisseur.

Monsieur, est-ce ici qu'il faut s'adresser pour avoir des billets d'avance?

CUIBUS.

En payant...

COCO.

Comptant.

LE RÉGISSEUR.

Non, messieurs, c'est au bureau de location.

CUIBUS.

Mais il n'y a personne au bureau...

MOUTARD.

Et il y a deux heures que nous nous prome-

nons sur le théâtre; nous nous étions perdus; sans un pompier qui m'a retenu, je m'enfonçais dans le théâtre, bras-dessus, bras-dessous avec une forêt.

LE RÉGISSEUR.

Attendez un instant, messieurs, je vais vous donner des billets.

MOUTARD, regardant les demoiselles.

Tiens, voilà des petites dames qui sont gentilles... ce sont sans doute des actrices... soyons galants.

MADAME COLOSSAL, à ses demoiselles.

Ce sont des payants, soyons aimables.

(Elles saluent.)

FAUVETTE, à part.

Oh! je me vengerai... (Haut, reconnaissant Moutard.) M. Moutard et ses amis!...

TOUS LES TROIS.

Madame Guid'amour!

MOUTARD.

Nous sommes venus à Paris pour tâcher d'y retrouver vos filles, car elles ne sont pas du tout allées voir la mer... mais nous avons eu beau chercher partout, pas moyen de rencontrer ces demoiselles; il faut qu'elles se soient logées dans un wagon, sur le chemin de fer.

COCO.

Est-ce que vous êtes venue à Paris pour voir les bayadères?

FAUVETTE.

Les bayadères!... mais je les exècre... je les abhorre... Écoutez-moi, jeunes gens... vous êtes toujours amoureux de mes filles?... vous voulez les épouser?...

MOUTARD.

Plutôt six fois qu'une.

FAUVETTE, bas.

Eh bien! je vous promets leur main si vous servez ma vengeance... il faut conspirer, caba-

ler, faire tomber les bayadères qui m'empêchent de débiter.

MOUTARD.

Eh bien! nous les abimerons, nous les sifflerons, nous les conspuerons...

CUIBUS.

Nous les tournerons en ridicule.

COCO.

Nous dirons qu'elles sont trop pâles.

MOUTARD.

Nous leurs jetterons des pommes.

FAUVETTE.

Ah! vous serez mes vengeurs.

LE RÉGISSEUR.

Messieurs, voici vos billets.

UNE VOIX, en dehors.

Place au théâtre! on va commencer.

MOUTARD.

Allons nous placer... nous serons aux avant-scènes des secondes.

FAUVETTE.

Et moi en face, aux premières.

LE RÉGISSEUR, aux demoiselles.

Applaudissez bien les bayadères.

FAUVETTE, aux jeunes gens.

Sifflez bien les bayadères.

CHOEUR.

LES FEMMES.

Pan, pan, c'est $\left\{ \begin{array}{l} \text{ma} \\ \text{sa} \end{array} \right\}$ devise,

Pan, pan, pour réussir,

Pan, pan, $\left\{ \begin{array}{l} \text{mon} \\ \text{son} \end{array} \right\}$ entreprise,

Pan, pan, est d'applaudir.

LES HOMMES et FAUVETTE.

Pan, pan, notre devise,

Pan, pan, est d'cabaler,

Pan, pan, notre entreprise,

Pan, pan, est de siffler.

(Ils sortent tous.)

ACTE TROISIÈME.

(Le rideau d'avant-scène baisse, la musique continue. On voit bientôt arriver dans une avant-scène des premières, madame Colossal et ses demoiselles, puis Fauvette qui s'assied à côté d'elles. Moutard se place dans l'avant-scène des deuxièmes en face, avec Coco et Cuibus.)

MOUTARD, entrant dans la loge.

Mais je viens de vous le donner, mon billet... demandez plutôt à mes amis.

COCO et CUIBUS, qui sont déjà dans la loge.

Oui!... oui!... c'est vrai!...

MOUTARD.

Il était vert-pomme gâtée.... (Il s'assied entre ses deux amis.) Est-elle cerbère donc, cette ouvreuse! s'ils croyent ici que c'est en molestant le public qu'ils le rendront indulgent pour leurs bayadères.

FAUVETTE, dans la loge, à madame Colossal.

Madame, est-ce que vous ne pourriez pas vous reculer un peu... il me semble qu'on ne devrait pas être serré ici comme dans un omnibus?

MADAME COLOSSAL.

Mon Dieu! madame, s'il vous faut tant de place, il fallait louer la loge à vous seule... ou prendre trois stalles... ah!... ah!...

(Elle rit avec ses demoiselles.)

FAUVETTE, se tournant du côté du public.

Je suis sûre que ce sont... des pas grand chose!

CUIBUS.

Tiens, v'là madame Guid'amour à l'avant-scène, en face de nous.

MOUTARD.

Ah! oui... c'est vrai, je la vois... elle rend encore pas mal aux quinquets; c'est une femme qui gagne beaucoup à l'huile... Elle nous fait des signes... compris... compris.... (Ils frappent sur le devant de la loge.) Pan, pan, pan, pan, pan, pan : la Marseillaise!...

MADAME COLOSSAL.

Silence donc, à l'avant-scène... on n'entend pas l'ouverture...

MOUTARD.

Qu'est-ce qu'elle a donc, c'te dame!.. Je suis musicien, moi... je bats la mesure... pan, pan, pan, pan, pan, pan.

MADAME COLOSSAL.

Vous tairez-vous, méchants calicots!

MOUTARD.

Calicots!... elle nous appelle calicots... les calicots sont dans votre corset, entendez-vous?

MADAME COLOSSAL.

Ah! quelle horreur! il m'insulte et m'outrage... polisson! vous aurez à faire à mon mari! (Appelant et cherchant des yeux dans la salle.) M. Colossal! M. Colossal! es-tu là, Mimi?

MOUTARD.

C'est drôle, comme il répond, Mimi!

MADAME COLOSSAL.

Il va venir; mais d'ailleurs je n'ai pas besoin de lui pour vous donner une leçon : un homme ne me fait pas peur... C'est une cabale montée... quelle indignité! des Français qui veulent faire tomber des... dames...

MOUTARD.

Ah! oui... elles sont gentilles, vos dames!... nous venons de les voir sur le théâtre.

FAUVETTE.

Elles sont couleur marrons de Lyon.

CUIBUS.

J' m'y connais... ça n'est pas bon teint.

MOUTARD.

Ce sont des bayadères en pain d'épice...

FAUVETTE.

En les voyant, je me suis dit : Je suis bien contente de ne pas être enceinte.

MOUTARD.

C'est comme moi! Dites donc, elles ont des boucles d'oreilles dans le nez : ça doit les gêner si elles prennent du tabac.

FAUVETTE.

Elles n'ont pas même de souliers : ce sont des va-nu-pieds.

MADAME COLOSSAL.

A la porte!

LES DEMOISELLES.

A la porte! à la porte!

FAUVETTE et MOUTARD, l'un après l'autre.

Comment, à la porte!

FAUVETTE, à qui l'on remet un billet.

Une lettre de théâtre... qu'est-ce que cela veut dire? (Après avoir lu.) Ah! mon Dieu! c'est mon mari qui m'écrit; il m'a vue par le trou de la toile; les bayadères sont mes filles!... et moi qui voulais les faire tomber!...

(Elle sort de la loge.)

MOUTARD, après avoir reçu un billet.

Tiens! on m'envoie un billet-doux... est-ce que j'aurais donné dans l'œil aux bayadères... (Après avoir lu, à Cuibus qui est auprès de lui.) Que vois-je! ce sont nos amantes!... et on nous les donne si elles ont du succès. (Applaudissant.) Bravo!... bravo!.. les bayadères!...

(Ils quittent la loge.)

(Le rideau se lève; le théâtre représente un site pittoresque. Dédelle, Mimie, Reinette et deux autres danseuses, habillées en bayadères, sont assises; Guid'amour est debout au fond : il est habillé en Indien; à sa droite et à sa gauche sont deux Indiens, l'un qui joue du chalumeau, l'autre qui bat la mesure sur un tambourin. Les bayadères dansent. Le ballet fini, madame Colossal et ses demoiselles applaudissent à outrance; le rideau tombe à demi; madame Colossal se penche en avant de la loge.)

MADAME COLOSSAL.

Les bayadères!... les bayadères!

LES JEUNES FILLES.

Qu'elles paraissent!... qu'elles paraissent!

(Le rideau se relève, les bayadères reparaissent, Dédelle amenée par Moutard, Mimie par Coco, Reinette par Cuibus; Fauvette donne la main à Guid'amour. Au moment où elles font la révérence, madame Colossal et ses demoiselles leur jettent des bouquets et des couronnes que les hommes ramassent et mettent sur la tête des dames.)

FIN DES BAYADÈRES DE PITHIVIERS.

NOTA.—La musique, le chant, les instruments, les costumes, tout a été fidèlement copié sur les véritables *Bayadères*; et, par les soins de M. *Renauzzi*, la danse a été une imitation exacte de celles des danseuses de l'Inde. Les directeurs de théâtres de province qui désireront avoir des notions détaillées sur cette danse, peuvent s'adresser à M. *Renauzzi*, au théâtre des Folies Dramatiques; et pour la musique, à M. *Adolphe*, chef d'orchestre au même théâtre.